

Nick Tosches, critique et écrivain

« La musique populaire était meilleure avant les années 1960 »

NÉ EN 1949 à Newark (New Jersey) d'une famille de souche italienne, Nick Tosches s'est imposé comme une des plumes les plus érudites, prestigieuses et drôles de la critique rock américaine, en travaillant notamment pour les magazines Creem et Fusion. Il est aujourd'hui collaborateur de Vanity Fair. La maison d'édition Allia a traduit deux de ses essais : Country et Héros oubliés du rock'n'roll, une nouvelle - Confessions d'un chasseur d'opium -, et livrera cette année Hellfire, sa biographie de Jerry Lee Lewis. Deux de ses romans (La Religion des ratés et Trinités) ont été publiés chez Gallimard. De passage à Paris, à l'occasion du Salon du livre et pour une performance poétique et musicale donnée avec la chanteuse Patti Smith dans le cadre de l'exposition « Les années pop », ce spécialiste de la musique populaire revient, pour Le Monde, sur le sens à donner à la manifestation du Centre Pompidou, qui a tenu à associer la musique aux arts plastiques.

« L'idée d'une exposition sur "Les années pop" vous séduit-elle ?

- L'idée de catégories, de taxinomie d'aspects culturels me déplaît. Je préfère les choses organiques, désintéressées et le titre "Les années pop" nous ramène toujours un peu au musée. D'un autre côté, c'est un mal nécessaire. Une institution comme le Centre Pompidou doit justifier un projet, donc trouver un thème pour réunir des artistes. Rassembler Gérard Malenga ou Jean-Jacques Lebel dans un même lieu est intéressant, même si je ne pense pas que ces deux-là se définiront comme des artistes pop. Ils revendiqueront plutôt une appartenance au mouvement beat. Les représentants les plus évidents de cette période sont absents parce qu'ils sont morts. Ceux qui sont là sont ceux qui ont survécu.

- La jonction que fait l'exposition entre pop art et pop music vous semble-t-elle pertinente ?

- Le mot pop recouvre un champs immense. En anglais, pop, popular, peut aussi signifier popu-

list, populaire auprès des masses. Il faudrait donc parler de quelqu'un comme le chanteur gallois Tom Jones. Je peux citer un millier de chanteurs pop, la plupart fort mauvais d'ailleurs, qui n'ont aucun rapport avec le monde du pop art ou les expériences littéraires de cette période inspirées par William Burroughs.

- Faites-vous une différence entre pop et rock ?

- Selon ma terminologie, la pop music est un genre inférieur. Elle représente des choses futiles et éphémères. Il est donc curieux d'associer le pop art, mouvement intéressant, à ce genre qui est la lie de la musique. Si quelque chose définit le terme pop, c'est bien son aspect industriel, ou plutôt industrialisé, l'idée d'industrialisation de la musique. Pendant cinq mille ans, on a parlé de musique, aujourd'hui nous parlons d'industrie musicale.

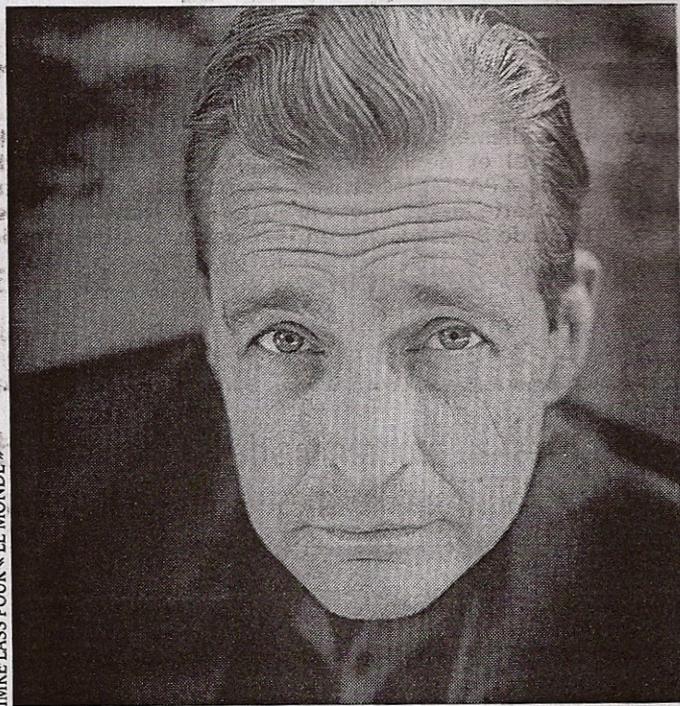
- Votre intervention, celles de Patti Smith, de l'historien d'art Mark Francis, auteur du catalogue, et de l'essayiste et critique rock Greil Marcus sont réunies sous l'intitulé "Les mondes mêlés, du pop art au rock". Quel en est le sens ?

- Cela se réfère à l'exemple historique de la Factory, avec Andy Warhol et le Velvet Underground, même si l'idée d'une communauté artistique n'était pas neuve. On peut, d'une certaine manière, voir en Dada des précurseurs du pop, mais de manière évidemment beaucoup plus radicale. Le génie d'Andy Warhol était avant tout publicitaire.

- Les bornes chronologiques de l'exposition, 1956 et 1968, vous semblent-elles logiques ?

- Ce sont des années aléatoires. 1968, je l'imagine, se rapporte à l'histoire française. Mais 1956 ? Bien sûr, pour la musique, c'est l'avènement d'Elvis Presley. Mais ce qui a fait émerger la culture pop remonte au-delà de Dada. Les Romains opposaient déjà la culture populaire à la culture noble, ce qui est le cœur du problème. On ne s'en sort pas.

- Votre présence, comme celle



Nick Tosches, critique de rock drôle et érudit, essayiste et romancier, était invité au Centre Pompidou dans le cadre de l'exposition « Les années pop ».

de Patti Smith, à cette manifestation est plutôt surprenante...

- Elle n'a pas de sens. L'exposition s'arrête en 1968. A cette date, je n'avais encore rien fait ni écrit. Je n'appartiens pas au contexte de l'exposition. J'ai accepté de venir parce que j'aime Paris et que c'est une bonne occasion de jouer ici avec mes musiciens et de retrouver de vieux amis.

« La pop music est un genre inférieur. Il est donc curieux d'associer le pop art, mouvement intéressant, à ce qui est la lie de la musique »

- Que pensez-vous de la sélection musicale de l'exposition, qui fera l'objet d'un CD ?

- Les Beach Boys, oui, c'est certainement de la pop music, mais je ne les ai jamais aimés, pas plus que les Beatles d'ailleurs... Sally Go Round the Roses, des Jaynetts, voilà un grand disque. Les Kinks ? Bien sûr, il aurait fallu d'ailleurs inviter Ray Davies. Les Monkees ? Leur présence est difficile à comprendre. Sagittarius, Super Stocks, The Tempters ? Jamais entendu parler.

Et associer un génie comme Dylan et de la merde comme Strawberry Alarm Clock est ennuyeux.

- Une idée répandue veut qu'aujourd'hui on se contente de recycler les formes de musique populaire créées pendant ces années. Qu'en pensez-vous ?

- A l'exception de quelques moments de grande musique, cette période n'est pas fabuleuse au point qu'on éprouve de la nostalgie pour elle. Les Rolling Stones, par exemple, me semblent aussi bons aujourd'hui qu'hier. On pense aussi que la musique populaire était meilleure avant les années 1960 que pendant. Il y a avant des choses bien plus intéressantes dans les musiques noires, rhythm'n'blues, la country.

- Avez-vous découvert des artistes récents ?

- Non, rien de vraiment neuf. On continue de suivre l'évolution du Psychedelic Pop, celle d'Arvo Pärt, des gens qui sont toujours là, continuent de chercher, surprennent. Depuis une dizaine d'années, nous sommes entrés dans une période où on cherche avant tout à choquer et à parvenir vraiment. C'est ridicule.

- A qui pensez-vous ? Marilyn Manson ? Eminem ?

- Pas Marilyn Manson, j'ai plutôt ce qu'il fait. Eminem, avec ses chansons truffées de "Suca ma queue". Lui, un poète. Vous pouvez affirmer que vous êtes charpentier, si vous en êtes persuadé. »

Propos recueillis
Bruno Les